

Nouvel observatoire gamma

Un nouvel observatoire installé en Inde permet aux astronomes d'observer le rayonnement gamma du ciel à partir du sol.

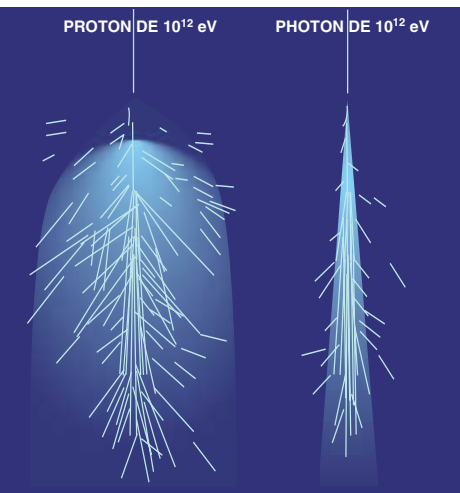
Les phénomènes les plus violents de l'Univers, notamment les supernovae, libèrent des rayons gamma. Comme ce type de rayonnement est absorbé par l'atmosphère terrestre, les astronomes les observent habituellement à l'aide de détecteurs embarqués à bord de satellites. Toutefois, l'impact d'un photon gamma sur les atomes de l'air produit une gerbe lumineuse qu'il est possible d'observer du sol, et Narayana Bhat et ses collègues de l'Institut de recherche fondamentale de Mumbai, en Inde, ont construit un observatoire terrestre des sources gamma.

Des particules de haute énergie engendrent dans l'atmosphère une lumière, bleue et ultraviolette, nommée lumière Cerenkov. Les atomes de l'air percutés par de telles particules, sont excités et émettent une lumière caractéristique tant par sa longueur d'onde que par sa répartition spatiale conique. Malheureusement, les photons gamma ne sont pas les seules particules énergétiques entrant dans l'atmosphère. De grandes quantités de protons – les rayons cosmiques – provenant de toutes les directions du ciel produisent en permanence des éclairs similaires. Pour détecter et localiser les sources astrophysiques de rayons gamma du sol, il importe de distinguer l'impact d'un proton et celui d'un photon.

En entrant dans l'atmosphère, un photon gamma est diffusé par les atomes de l'air au cours d'une série de chocs où naissent des paires d'électrons et d'antiélectrons très rapides. Ces particules émettent à leur tour de la lumière Cerenkov. Ainsi, l'arrivée d'un photon gamma est accompagnée d'une cascade approximativement conique de traînées lumineuses, que les astronomes nomment une gerbe. Les protons entrant dans l'atmosphère créent aussi une gerbe ; toutefois son aspect est différent, car les protons ne sont pas diffusés par les atomes eux-mêmes, mais par leur noyau, environ 100 000 fois plus petits que les atomes. Les gerbes protoniques sont plus pénétrantes que les gerbes photoniques. Enfin, les interactions entre protons et noyaux produisent des particules massives (comme des mésons, 300 fois plus lourds que les électrons), qui forment des gerbes plus étalées.

N. Bhat et ses collègues ont installé un réseau de 25 télescopes, dont la surface collectrice représente 133 mètres carrés répartis sur une zone de 80 mètres sur 100. Un système électronique distingue les gerbes photoniques et des gerbes protoniques. Le dispositif, PACT, vient d'être testé sur la nébuleuse du Crabe, une source de rayons gamma, qu'il a suivie à trois minutes d'angle près. L'éclat estimé correspond aux mesures effectuées lors de précédentes expériences menées aux États-Unis et en France. Ainsi, l'astronomie gamma de précision au sol s'est enrichie d'un nouvel observatoire.

Patrick BURY



Gerbe produite dans l'atmosphère par un proton (à gauche) et par un photon (à droite).

La vision des couleurs chez les primates

La faculté de distinguer le vert du rouge, absente chez les daltoniens, serait née chez les singes de la nécessité de choisir les feuilles les plus comestibles.

Dans la forêt de Kibale, en Ouganda, un chimpanzé choisit les feuilles d'arbres qui lui fourniront les éléments nutritifs utiles en cette saison, où les fruits sont rares. Il distingue avec précision les feuilles rouges, les plus jeunes. Il les repère grâce à trois pigments sensibles à des longueurs d'onde situées dans le vert, le bleu et le rouge. Nathaniel Dominy et Peter Lucas, de l'Université de Hong Kong, ont mis en évidence un lien entre le mode d'alimentation de ces singes et leur vision des couleurs.

La capacité à distinguer le vert du rouge caractérise quelques espèces de primates, dont l'homme, le chimpanzé, le colobe rouge et le colobe noir et blanc, le cercopithèque à queue rouge d'Afrique, et l'alouate d'Amérique. Cette capacité résulte de la vision de trois couleurs, qui repose sur trois types de cellules de la rétine, les unes sensibles au rouge, les autres au vert et les dernières au bleu. Cette sensibilité à différentes longueurs d'onde est assurée par des pigments. Beaucoup de singes n'en ont que deux (le bleu et le vert). Quel avantage procure un pigment rouge supplémentaire ? Cet avantage semble être d'origine alimentaire : le pigment rouge assure la vision des feuillages rouges.

Les forêts tropicales d'Afrique comptent jusqu'à 60 pour cent de feuillage de couleur rouge. Ces feuilles sont souvent de jeunes pousses riches en protéines, encore tendres, par conséquent plus faciles à digérer. Or, les singes voyant en deux couleurs (vert et bleu), ne distinguent pas les feuilles rouges des feuilles vertes. Seuls les chimpanzés, les colobes noirs et blancs, les colobes rouges et les cercopithèques à queue rouge, ont cette faculté. Lorsque les fruits sont rares, ils se nourrissent essentiellement de feuilles, et les rouges sont plus nourrissantes : les singes dotés de cette faculté ont sans doute acquis un avantage évolutif.

En Amérique, l'unique primate qui voit en trois couleurs, le singe hurleur, mange aussi des feuilles. Il utilise cette faculté pour dénicher les feuilles rouges plus rares qu'en Afrique. Cet atout lui confère un avantage notable, car il est beaucoup plus paresseux que les autres singes de son biotope. Les singes-araignées, qui mangent les mêmes fruits, le précèdent souvent sur les lieux de récolte, aussi doit-il se rabattre sur les feuilles. Ainsi, la vision trichromatique avantagerait tant les singes d'Afrique que celui d'Amérique, mangeurs de feuilles. Aurions-nous acquis notre vision des couleurs parce qu'un de nos lointains ancêtres amateur de feuilles rouges y a trouvé un avantage évolutif ?

Sébastien BOHLER



Wisconsin Regional Primate Research Center

Persistence corticale

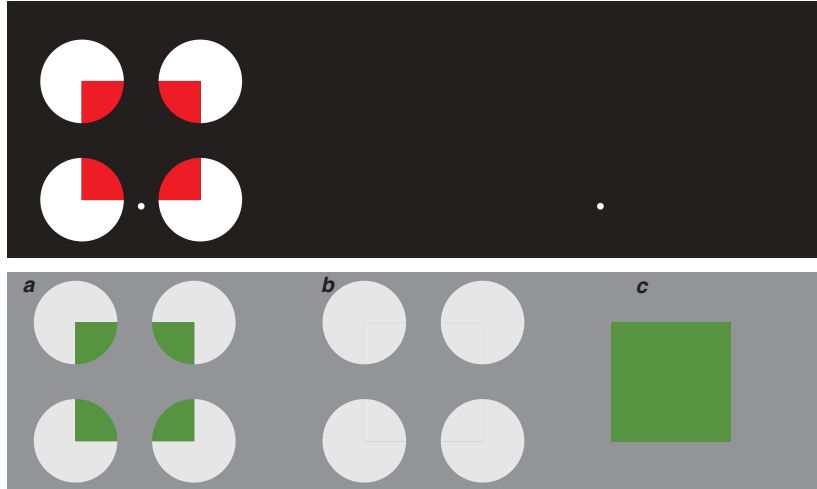
La rétine n'est pas la seule à participer à la formation des images persistantes.

L'observation soutenue d'une image est parfois suivie d'une persistance de la perception. C'est le phénomène de persistance des images rétinienne qui a longtemps été imputé aux pigments des cellules photosensibles de la rétine ou aux neurones de cette même rétine. Cependant, l'équipe de Shinsuke Shimojo, de l'Institut de technologie de Californie, a montré que le cortex cérébral est responsable de certaines images persistantes.

Un motif de Varin est constitué de quatre disques dont un quart de la surface est colorée. Ces parties colorées semblent être les quatre coins d'un carré dissimulé. Les images persistantes après une longue observation de ce motif sont multiples : il s'agit soit du motif entier dont les couleurs sont les complémentaires de celles du motif initial (par exemple, aux zones rouges correspondrait des zones vertes), soit des quatre disques uniformément colorés, soit d'un carré vert entier, qui n'existe pas dans l'image initiale. Selon les neurobiologistes, si les propriétés de la rétine expliquent les deux premières images persistantes, dites locales, elles sont insuffisantes pour la troisième image, dite globale.

Deux hypothèses s'affrontaient quant à l'origine des images persistantes globales. Selon la première, ces images naissent directement des images persistantes locales : les images rétinienne sont alors suffisantes, et le cortex n'intervient pas. D'après la seconde hypothèse, les images persistantes globales nécessitent la participation de circuits neuronaux du cortex qui traitent l'image «virtuelle», ici le carré entier.

Dans une première expérience, des volontaires ont observé le motif de Varin entier pendant 20 secondes, puis ont fixé un écran vide. Les différents types d'images persistantes apparaissaient puis disparaissaient alternativement. Selon la durée de perception de chaque type d'images persistantes, les neurobiologistes ont montré que la probabilité de percevoir une image globale sans voir d'images locales est supérieure à celle de discerner une image persistante globale après avoir distingué les images locales. En d'autres termes,



Le motif de Varin est constitué de quatre cercles blancs qui ont chacun un quart de leur surface coloré en rouge. Fixez le point blanc, dans le motif de Varin (*en haut, à gauche*), pendant 20 secondes, puis regardez le point blanc isolé (*en haut, à droite*). Vous percevrez plusieurs images persistantes (*en bas*) dont les couleurs sont complémentaires de celles du motif initial. Les images persistantes locales (*en bas, a et b*) sont dues aux propriétés de la rétine, tandis que les images persistantes globales (*en bas, c*) requièrent la participation de neurones du cortex.

l'existence d'images persistantes locales n'est ni nécessaire, ni même favorable à la perception d'images globales. Ce résultat contredit la première hypothèse.

Dans une seconde expérience, l'image initiale est découpée en morceaux, de quatre façons différentes, mais telles que la superposition des différentes composantes redonne l'image initiale. Par exemple, d'une part, les quatre quarts de cercle rouges, d'autre part, les quatre portions blanches de cercles. Pour chacun des découpages, on présente les deux parties alternativement, mais pendant des durées égales. Ainsi, dans tous les cas, la rétine reçoit la même quantité globale d'informations, de sorte que l'intensité des images est la même dans toutes les configurations choisies. La première hypothèse stipule que l'intensité des images persistantes locales et globales doit être la même dans tous les cas. Or, si c'est bien le cas pour les images persistantes locales (*a et b*), la durée de perception et l'intensité des images persistantes globales (*c*) varient notablement selon les découpages proposés. Puisque, dans chaque cas, la rétine est excitée de la même façon, les différences naissent à un niveau supérieur dans le traitement des images : les neurones du cortex visuel y participent. Ces résultats confirment que les images persistantes globales ne sont pas dues aux pigments ni aux neurones de la rétine, mais plutôt à des neurones corticaux.

Tous les livres professionnels du monde entier !

www.Lavoisier.fr

Plus de 700 000 ouvrages référencés dans tous les domaines

Expédition en 24 h de 25 000 titres en stock

L'e-Doc : service personnalisé et gratuit



www.Lavoisier.fr, la librairie professionnelle de référence.

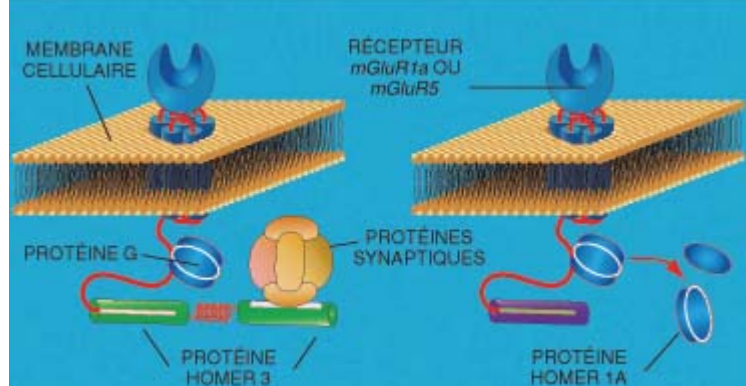
Un récepteur introverti

On a découvert des récepteurs qui sont activés par des molécules intracellulaires.

Rien ne va plus dans le monde des communications cellulaires ! Le modèle selon lequel un récepteur reçoit une information de l'extérieur, sous la forme d'une molécule messager, et la transmet à l'intérieur de la cellule par le biais de diverses réactions n'est plus universel. En effet, l'équipe de Laurent Fagni, CNRS-UPR 9023, à Montpellier, en collaboration avec une équipe de l'Université John Hopkins et les Laboratoires Bayer, a montré qu'un récepteur des neurones peut être activé de l'intérieur même de la cellule, sans messenger extérieur.

Dans le cervelet, les neurones nommés grains ont des récepteurs (*mGluR1a* et *mGluR5*) couplés à des protéines G, des protéines qui assurent la transmission des messages à l'intérieur des cellules. Quand du glutamate se lie à la partie extracellulaire de ces récepteurs, la protéine G, liée à la partie intracellulaire du récepteur, se dissocie en deux parties. L'une d'elles déclenche plusieurs réactions chimiques dans la cellule. Au terme de cette cascade, la concentration intracellulaire en une molécule nommée inositol triphosphate augmente. Les récepteurs *mGluR1a* et *mGluR5* alternent entre un état actif et un état inactif selon qu'une molécule de glutamate est fixée, ou non, sur leur partie externe. Quand un tel récepteur est actif sans avoir été activé par un messenger (ici, le glutamate), on dit qu'il est doté d'une activité constitutive.

En étudiant des cellules dans lesquelles des gènes étaient mutés, ou, à l'inverse, surexprimés, puis en mesurant les quantités d'inositol triphosphate dans chaque type de cellules, les biologistes ont découvert qu'à l'intérieur des neurones, outre les protéines G, les récepteurs *mGluR1a* et *mGluR5* se lient à des protéines, nommées Homer, qui influent aussi sur leur état d'activation. Quand le neurone est inactif, la protéine Homer 3 se fixe aux récepteurs. Cette protéine est sous la forme d'un dimère (deux protéines identiques sont associées) qui est lié à un ensemble volumineux de protéines, dites synaptiques. En présence d'un tel assemblage, la protéine G ne peut se dissocier



Les récepteurs *mGluR1a* ou *mGluR5* des neurones du cervelet alternent entre un état inactif (à gauche) et un état actif (à droite). Le passage du premier au second suit le plus souvent la fixation d'une molécule de glutamate sur la partie extérieure des récepteurs. Toutefois, l'activité (la dissociation de la protéine G) est aussi commandée de l'intérieur des cellules par les protéines Homer. Au repos, la cellule contient la protéine Homer 3, sous forme de dimère, liée à un ensemble de protéines synaptiques qui empêchent la dissociation spontanée de la protéine G. Quand le neurone est actif, la protéine Homer 1a est fabriquée en abondance : elle « prend la place » de la protéine Homer 3 ; la protéine G se dissocie. Ainsi, même en l'absence de glutamate le récepteur est actif : on dit qu'il est constitutivement actif.

spontanément : les récepteurs sont inactifs jusqu'à ce que du glutamate se fixe sur la partie extérieure.

En revanche, quand le neurone est excité de façon intense, par exemple, pendant une crise d'épilepsie ou pendant les processus de mémorisation, l'expression du gène qui code la protéine Homer 1a est déclenchée. Cette protéine, fabriquée en abondance, entre alors en compétition avec les protéines Homer 3. Peu à peu, Homer 1a prend la place de Homer 3. Or, Homer 1a est à l'état isolé : elle n'a pas l'encombrement de sa cousine, Homer 3, et n'empêche pas la dissociation spontanée de la protéine G, même en l'absence de glutamate extérieur.

Alors que l'activité du récepteur due à une molécule de glutamate dure quelques secondes, l'activité constitutive, en présence de la protéine Homer 1a se prolonge parfois durant 24 heures. Ce phénomène, qui n'apparaît que dans des conditions de régulation physiologiques particulières, participerait au remodelage des synapses des neurones. Ainsi, alors que l'on pensait que l'activité constitutive des récepteurs relevait plutôt d'une pathologie (par exemple une hyperthyroïdie familiale ou une puberté précoce), on a découvert que les récepteurs *mGluR1a* et *mGluR5* ont une activité constitutive naturelle.

De la variation des constantes

Une constante fondamentale de la physique semble avoir varié au cours de la première moitié de l'histoire de l'Univers.

Étant donné la vitesse finie de propagation de la lumière, certains nuages de gaz intergalactiques lointains nous apparaissent tels qu'ils étaient, alors que l'Univers n'avait que quelques milliards d'années (environ 20 pour cent de son âge actuel). Leur étude nous renseigne sur les conditions physiques qui régnaient à ces époques. John Webb, de l'Université de Nouvelles Galles du Sud, à Sydney, et ses collègues britanniques et américains ont constaté que les spectres de certains éléments chimiques présents alors (fer, magnésium, chrome, nickel, zinc et silicium) n'étaient pas identiques à ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils en déduisent qu'il y a près de dix milliards d'années, une des grandeurs fondamentales de la physique était inférieure à sa valeur actuelle (d'une partie

pour 100 000). Toutefois, si la variation annoncée par J. Webb et ses collègues est avérée, elle est beaucoup plus importante que ne le prévoient les théoriciens.

Les constantes fondamentales de la physique déterminent la structure de l'Univers. Pourquoi ont-elles les valeurs que nous leur connaissons et non d'autres ? La valeur numérique de la vitesse de la lumière (299 792 458), par exemple, est évidemment due aux accidents historiques qui ont déterminé notre définition de la seconde et du mètre. Par conséquent, la question de la valeur des constantes n'a de sens que si l'on s'affranchit de l'arbitraire lié au choix des étalons de mesure : elle ne se pose que pour les grandeurs sans dimension, telles que le rapport de la masse du proton à celle de l'électron (qui vaut environ 1836) ou la constante de couplage électromagnétique, un autre nombre « pur » proche de 1/137. En 1937, le physicien anglais Paul Dirac postula l'existence d'une « physique » des constantes fondamentales, des lois encore inconnues qui en expliqueraient les valeurs. Aujourd'hui, cette intuition semble confirmée par la théorie des cordes, qui est, par ailleurs, la seule théorie connue capable d'unifier les lois de la physique.

Dans ce cadre, les particules élémentaires ne sont plus considérées comme des entités ponctuelles, mais comme des

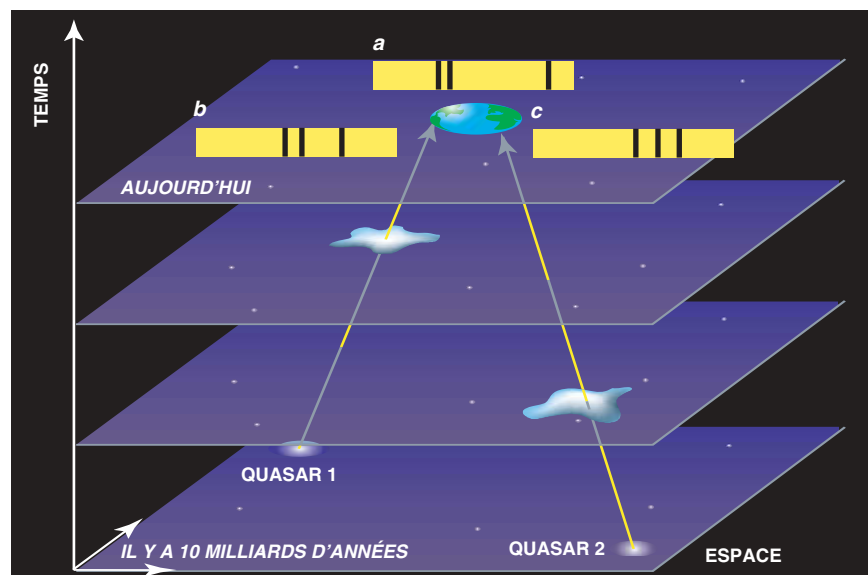
cordes vibrantes dont les modes d'oscillation possibles déterminent chacun des types de particules existant dans l'Univers. À grande échelle, la théorie des cordes redonne les lois de la relativité générale à un détail près : en plus de la gravitation, elle fait apparaître une nouvelle particule, le dilaton, capable de faire fluctuer certaines constantes fondamentales dans le temps et dans l'espace (les constantes de couplage des quatre forces fondamentales de la nature). Comme de nombreuses expériences assurent que ces constantes sont fixes depuis plus de deux milliards d'années, les théoriciens pensent que le dilaton s'est stabilisé rapidement, dans les premières minutes de l'histoire de l'Univers, «gelant» les constantes fondamentales autour de certaines valeurs, celles qu'on leur connaît aujourd'hui.

Les trajectoires des électrons dans un atome sont légèrement perturbées par la présence, dans le vide, de fluctuations quantiques du champ électromagnétique. Ces fluctuations modifient faiblement les valeurs des niveaux d'énergie dans cet atome. Comme l'intensité de ces modifications dépend de la valeur de la constante de couplage électromagnétique, une variation de cette constante doit se traduire par une modification des positions relatives des raies spectrales d'un même élément. C'est ce que J. Webb et ses collègues cherchaient à déterminer en étudiant le spectre de certains éléments dans les nuages intergalactiques lointains. Les nuages choisis se trouvent à des distances comprises

entre 5 et 13 milliards d'années-lumière et nous apparaissent donc tels qu'ils étaient il y a 5 à 13 milliards d'années. Ainsi, cette méthode devrait permettre de sonder la valeur de la constante de couplage électromagnétique sur de très grandes durées, de l'ordre de 80 pour cent de l'âge de l'Univers.

D'après les résultats obtenus, la constante de couplage électromagnétique aurait varié d'une partie pour 130 000 entre il y a 15 et 8 milliards d'années, date après laquelle elle serait restée stable autour de sa valeur actuelle. Ce résultat ne remet pas en cause les scénarios bien établis décrivant les premières minutes de l'Univers et sont assez anciens pour être compatibles avec ce que l'on sait de la stabilité actuelle des constantes fondamentales. Toutefois, ils s'accordent mal avec les prédictions de la seule hypothèse en lice pour les interpréter, la théorie des cordes selon laquelle les constantes se sont stabilisées beaucoup plus tôt. Par ailleurs, les variations observées sont proches des limites de précision des instruments astronomiques et devront être confirmées.

Ces résultats illustrent la façon dont les astronomes et les physiciens espèrent tester la théorie des cordes à l'aide de mesures réalisées à l'échelle du cosmos tout entier. De telles méthodes permettraient d'explorer des comportements de la matière qui ne seraient directement accessibles qu'à l'aide de machines capables de communiquer à une particule une énergie de l'ordre de 10^{29} électrons-volts (un accélérateur de particules de la taille du Système solaire n'y suffirait pas!).



Parce que la lumière voyage à une vitesse finie, nous voyons les sources lumineuses lointaines, les quasars, par exemple, telles qu'elles étaient il y a plus de dix milliards d'années, et non telles qu'elles sont aujourd'hui. La lumière émise dans le passé porte la trace des nuages de gaz traversés à différentes époques. Ainsi, on peut l'utiliser comme un «sondeur» de l'espace-temps et comparer le spectre actuel d'un élément chimique (a) à celui qu'il a laissé sur la lumière à des époques antérieures (b et c). On déduit de la comparaison de ces spectres l'éventuelle variation des constantes fondamentales de la physique.

Proofs from THE BOOK enfin en français!

M. Aigner, Freie Universität Berlin,
Germany ; G.M. Ziegler, Technische
Universität, Germany

Raisonnements divins

Quelques démonstrations mathématiques
particulièrement élégantes.



Traduit de l'anglais par
Jean-Marie Morvan

à paraître en octobre 2001.
env. 220 p. Relié 290 FF,
ISBN 2-287-59723-9

L'objet de ce livre sont les preuves "parfaites" : idées brillantes, rapprochements intelligents et observations remarquables qui apportent un nouvel éclairage et des perspectives surprenantes sur des problèmes fondamentaux en théorie des nombres, géométrie, analyse combinatoire. Trente très beaux exemples sont présentés dans ce livre. Ils sont candidats pour le Livre dans lequel Dieu aurait répertorié les démonstrations parfaites - d'après Paul Erdős, qui a lui-même suggéré plusieurs thèmes de cet ouvrage.

"... Le résultat est un ouvrage à l'antipode du scolaire dans lequel il fait bon musarder de théorème en proposition ou s'émerveiller de l'esprit de finesse mis en avant lors d'un raisonnement délicat. Et ce, en partant toujours de notions élémentaires, concrètes, compréhensibles même par ceux qui n'ont pas fait d'études mathématiques.

Une agréable mise en pages vient panacher le tout : le texte est recentré et deux larges marges peuvent accueillir illustrations, dessins, calculs explicatifs et même les propres notes du lecteur."

Libération, 23 février 1999
à propos de l'édition anglaise

Les prix indiqués et autres détails sont susceptibles d'être modifiés sans avis préalable.

Springer Verlag
1 rue Paul-Cézanne, 75008 Paris
Tél. 0800 919 343 numéro vert
Fax 01 53 93 37 29
<http://www.springer.de>